



n°57



Sur les rails de la Généalogie

Le canard de la section Généalogie UAICF de DIJON

JUILLET
AOÛT
SEPTEMBRE
2018



GROS PLAN SUR : LE LANGAGE DES POILUS DE 14-18. Les conditions de vie des Poilus ont donné naissance à des expressions populaires tant dans le milieu rural que citadin. Les poilus issus de la France profonde ont adopté le parler fleuri citadin de leurs camarades. Le « bien-manger » joue un rôle important dans la vie quotidienne des français, l'inscription du repas gastronomique français au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco le 16 novembre 2010 en est une preuve éclatante ! Pendant la première guerre mondiale, il était question « d'ordinaire », de « bouffe » pour montrer le peu d'estime à l'égard de la nourriture militaire. Avec une ration quotidienne de 700g de pain, 500g de viande, « la barbaque », 100g de légumes, du café, du lard pour la soupe et un quart de « pinard » par soldat. Quotidiennement, le ravitaillement n'était pas facile à assurer dans les tranchées. A u début ce sont des autobus parisiens qui livraient l'arrière du front puis l'acheminement jusqu'aux tranchées était assuré par les cuisiniers et des volontaires. Ils étaient soumis aux aléas des bombardements. Au début de la journée distribution d'un quart de « jus », du café noir servi dans un gobelet d'aluminium qui s'emboîtait sous la « gourde » ou le « bidon » qui servait à conserver l'eau mais surtout le « pinard » ! Café accompagné d'une tranche de pain, fromage ou chocolat ou sardines en boîte. Dès 1915, c'est dans la « roulante » que les repas chauds étaient préparés, cette cuisine ambulante surnommée « la mitrailleuse à haricots ». Les « graisseux » ou cuisiniers confectionnent souvent des plats à base de haricots secs, les « fayots » ou « shrapnels » aussi durs que des éclats d'obus... Dans la réserve des poilus, du corned-beef, des biscuits rassis et du bœuf salé ou « singe ». L'ordinaire était considéré comme du « rata », mauvais ragoût, certains allant chercher quand même un supplément, le « rab ou rabiote ». Tout cela donnait soif, étanché par le « gros rouge » ou « pinard » (altération péjorative de pineau, pinot), l'eau potable étant rare dans les tranchées, les poilus trouvaient de l'énergie dans un petit verre de « gnôle ou niôle », avant de partir à l'assaut de la tranchée ennemie où la mort était souvent au rendez-vous. Les hommes trouvaient du réconfort avec le tabac ou « l'herbe à Nicot », le tabac de troupe dénommé « scaferlati », « perlot » ou « gris » tabac brun fumé à la pipe, surnommé également « trèfle » ou « le gros cul ». Le goût du tabac brun de troupe était âcre comme celui des « Gauloises » avec un tabac de type « Caporal » pour les officiers ! *Patricia Perrot*

EDITO

Allongé dans votre transat, consommez sans modération notre dernier canard., et profitez des congés payés obtenus en 1936 grâce aux luttes syndicales de nos ancêtres. Je vous propose d'écouter parler les poilus de 14-18, de vous intéresser à la vie de notre section généalogie UAICF puis de vérifier que vous n'êtes pas atteint du syndrome de Sosa-Stradonitz. Pour alimenter votre soif de lecture, diverses suggestions en page 4 en rapport avec notre dossier sur les épouses, mères, filles sœurs des poilus de 14-18 ; Celles-là même qui furent appelées à suppléer les hommes dans l'économie alors qu'il n'y avait, en 1911, pour une population de 1 000 hommes médecins que 10 femmes médecins, 3,7 avocates//1 000 avocats, 1,5 femmes // 1 000 hommes chauffeurs d'automobile, 12,6 femmes facteurs pour 1 000 hommes facteurs. Que 15,2% des femmes de 15 ans et plus sont illettrées (ne sachant ni lire ni écrire) contre 10,4% des hommes, mais il y a 82 femmes centenaires recensées pour 25 hommes ! Et déjà le divorce est majoritairement demandé par la femme (12 979 demandes en 1912 contre 9 202 par le mari). 60% des femmes de 15 à 49 ans sont mariées, 35% sont célibataires et 5% veuves ou divorcées. Vivez la guerre à hauteur des femmes, des champs aux usines, de l'hôpital au bordel, ce début d'indépendance voire d'émancipation avant l'égalité...P. Perrot

Vie de la section : *En juin, les adhérents ont fourni un gros travail, pour parachever la réalisation informatique de nos panneaux d'exposition pour le Forum National de Généalogie UAICF des 16 et 17 Novembre à Lyon. Avec l'aide du responsable de la communication du CER nous allons vérifier si la mise en forme convient avant de faire réaliser les panneaux par l'imprimeur. Nous avançons concomitamment pour la rédaction du power point support de la conférence. Nos camarades de Besançon sont aussi bien avancés dans leur travail alors que celui-ci a été réalisé en solo par Daniel qui anime cette section de six adhérents. Bénigne et Daniel, animateurs de Dijon lui apportent une aide pour réaliser un power-point qui pourrait faire l'objet également d'une conférence. Les adhérents se sont retrouvés début juin pour un repas de fin d'année scolaire très convivial. Le programme du second trimestre 2018 a été acté et le calendrier distribué à l'ensemble des adhérents de Dijon, Dole et Besançon. La rentrée de la section est prévue le 3 septembre, les activités de présentation des panneaux et des power-point de Dijon et Besançon occuperont plusieurs réunions, le but étant de préparer plusieurs adhérents à cet exercice. Des modifications sont prévues au niveau de la salle de réunion afin de disposer les tables dans l'autre sens et de placer un écran plus grand au plafond. Cela permettra à tous de mieux voir les images diffusées par le vidéo-projecteur. Bonnes vacances à toutes et tous, Patricia Perrot.*

Le syndrome de Sosa-Stradonitz

Si les récents développements du problème de la vache folle ont mis en évidence la redoutable maladie de Creutzfeldt-Jakob, nul n'a, pour l'instant parlé d'une affection, certes moins gravissime, mais dont les conséquences sont tout de même très inquiétantes : je veux parler du syndrome de Sosa-Stradonitz, dont les effets pervers présentent toutes les caractéristiques d'une véritable épidémie.

Il n'y a bien sûr aucune similitude entre les deux si ce n'est qu'il s'agit dans les deux cas d'une atteinte cérébrale. Mais alors que la première est d'une extrême gravité dont l'issue est généralement fatale, la deuxième ne présente que des inconvénients relativement mineurs. Il convient toutefois de s'en préoccuper, car le mal se répand insidieusement sur l'ensemble du territoire. Il s'agit en effet d'une affection mentale qui s'apparente à un TOC, c'est à dire un trouble obsessionnel compulsif dont le diagnostic est délicat car les troubles du comportement n'apparaissent que progressivement.

La maladie peut frapper brutalement un sujet jusque-là indemne. Ce n'est que lorsque ce dernier commence alors à se préoccuper, d'une manière constante et irrationnelle de l'existence de ses aïeux que le diagnostic peut-être établi, car c'est précisément la constance de cette quête insensée qui constitue les premiers symptômes de la maladie.

L'affection frappe en général plutôt les personnes d'un certain âge mais les jeunes peuvent également être touchés. Elle est d'autant plus grave que cette psychose ne fait que s'aggraver au fil du temps et finit par devenir chronique.

L'incubation est lente mais sournoise. Au début, une simple curiosité pour ses origines familiales, anime le sujet. Il se contente d'explorer ses ascendants directs, mais très vite, il est pris d'une envie irréprensible d'en savoir d'avantage et un état d'excitation permanent s'empare de lui. Le malade est pris d'une véritable frénésie, une sorte de transe qui l'amène à s'agiter d'une façon désordonnée. Il court d'un côté de l'autre pour fouiller les greniers, aller dans les mairies, fréquenter les archives, et même parfois, dans les formes les plus morbides, à visiter les cimetières.

Cette hyperactivité désordonnée provoque dans son cerveau une véritable aliénation. Une furieuse boulimie de noms, de lieux, de dates, s'empare de son esprit et conditionne sa pensée. Totalement obnubilé par cet unique, impérieux et omniprésent objectif : connaître à toute force les générations qui l'ont précédé. Partant de là, il lui faut coûte que coûte découvrir de nouveaux personnages.

Sans relâche, il collecte, trie, ordonne, classe. Cette obstination maniaque devient bientôt obsessionnelle. Il y passe ses jours, il en rêve la nuit. L'unique objet de sa motivation le conduit à un abandon total de tout autre centre d'intérêt. Cette multiplicité d'informations disparates entraîne chez lui l'apparition d'un état confusionnel certain.

Ses neurones, sollicités de toutes parts, n'arrivent plus à trier les innombrables patronymes et dates multiples qui virevoltent dans sa tête. Le délire devient alors total : il confond les générations, se perd dans les numéros, s'emmêle dans les homonymes. Cet état va provoquer chez lui un état pathologique dépressif qui l'oblige à un besoin constant et anxieux de contrôle, de vérification. La découverte ou l'échec dans ses recherches le font passer de l'optimisme le plus béat au découragement le plus total.

Puis il entre dans une phase d'extrême agitation : il court, il interroge, il sillonne les départements, parcourt les pays, téléphone, minitellise, informatise, imaille à tort et à travers sans qu'à aucun moment, sa soif de savoir, qui ? quand ? comment ? où ? ne puisse s'apaiser.

Dès lors le mal empire, car cette quête n'ayant point de fin, la crise inexorable, continue indéfiniment. Le délire alors arrive à son paroxysme. Saisi d'une sorte de fureur exhibitionniste, il trace de grands tableaux, dessine de grandes roues, enlumine de beaux arbres où il accroche pantelants, ses pauvres figures du passé, comme des trophées de chasse.

A ce niveau, il est tenté de recourir à des thérapeutes qui pourront le faire admettre dans un établissement spécialisé tel que les Servancautes,(pour info, il s'agit d'une liste de discussion...) sorte de SAMU dont la vocation est de soutenir les malades les plus atteints. Une rémission est toujours possible mais les rechutes sont fréquentes.

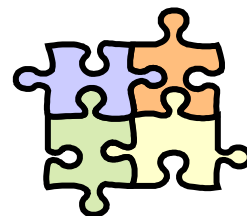
La maladie est parfois contagieuse et le conjoint peut être aussi atteint, créant ainsi une véritable dépendance du couple. En revanche, si un seul des conjoints est contaminé et que l'autre présente une bonne immuno-résistance, le climat familial peut se détériorer rapidement car ce dernier, excédé par les tribulations excentriques et permanentes de son partenaire et exaspéré par son état maniaco-obsessionnel devient à son tour dépressif.[...]

Sources : Wikipedia, article relevé dans origines Ardéchoises n° 16, publication de Société des Amateurs de Généalogie de l'Ardèche, B.P 323 –07000 PRIVAS.

J'ai découvert par hasard ce texte, fort bien écrit, humoristique, qui va rappeler à nombre d'entre-vous, les affres qu'elles ou ils ont connu, connaissent ou connaîtront grâce à leur passion pour la généalogie. Bonne lecture, Patricia Perrot



Lire, sortir, jouer !



INFORMATION : NOUVELLE COLLECTE AUX ARCHIVES MUNICIPALES dédiée à l'HISTOIRE DES FEMMES. Cette collecte, à l'initiative des Archives de France a pour ambition de documenter la mobilisation, les engagements politiques et associatifs des femmes, leur militantisme, l'histoire des femmes au travail et dans le cercle familial ou leurs activités créatrices ou scientifiques. Si vous avez des documents, vous pouvez les apporter toute l'année, du lundi au vendredi, de 9h à 12h30 et de 13h30 à 17h à l'accueil de la salle de lecture des archives municipales de Dijon, 91 rue de la Liberté. Les documents seront scannés ou photographiés. En cas de volume important, un dépôt temporaire sera proposé, formalisé avec restitution des pièces à l'issue des opérations de numérisation. Vous pouvez apporter des archives familiales comme des journaux intimes, des carnets et notes manuscrites, des correspondances, des photographies, des diplômes, ou des archives professionnelles (archives d'entreprises ou de mouvements associatifs).

LIRE : voici quelques suggestions de lectures non exhaustives en rapport avec le dossier du canard.

La vie des femmes pendant la guerre, Patricia Daussin, « Elles s'appelaient Marie... », Mag'Imprim, l'auteur a sillonné la vallée du Thoré à la recherche d'anecdotes pour raconter la vie des femmes durant la Première Guerre mondiale. « **Combats de femmes 1914-1918** », ouvrage collectif, dirigé par Evelyne Morin-Rotureau Avec Annette Becker, Florence Brachet, Colette Cosnier, Anne Dopffer, Yvonne Knibielher, Jean-Yves Le Naour, Stéphanie Petit, Marie-Pascale Prévost-Bault, Florence Rochefort, Françoise Thébaud, Michelle Zangarini-Foornel. Les femmes pilier de l'effort de guerre Editions Autrement / en coédition avec la DMPA. « **La vraie histoire des femmes de 14-18** », Franck Jouve et Michèle Jouve, Ed. Chronique. *Les marraines de guerre*, Henriette de Vismes, « **Histoire authentique et touchante des marraines et des filleuls de guerre** », par une des fondatrice de La Famille du Soldat à l'origine des marraines de guerre qui vante l'élan patriotique de ses chères marraines ! Paris, Perrin, 1918. **Jeanne Landre**, « **l'école des marraines** », la romancière se moque d'une quinquagénaire ronde et "basse sur pattes" qui se "rattrape à distance" avec des échanges épistolaires avec plusieurs poilus, la vieille fille est catastrophée par la venue du filleul en permission .ed. Michel, 1917. *Les infirmières*, « **gestes d'infirmières croquis 1916-1917** », **Olga Bing**, 25 planches de croquis, au profit de la Fraternité des Artistes (Gallica-BNF). *Les gueules cassées*, « **La chambre des officiers** », **Marc Dugain**, En 1914, tout sourit à Adrien, ingénieur officier. Mais au début de la guerre, un éclat d'obus le défigure. En un instant, il est devenu un monstre, une « gueule cassée ». *L'engagement de , Marie Curie*, **Barbara Goldsmith**. « **Marie Curie : portrait intime d'une femme d'exception** », Dunod, 2006. **Pierre Radvanyi**. « **Les Curie : deux couples radioactifs** », Pour la science, 2001. **Robert Reid**. « **Marie Curie : derrière la légende** », Seuil, 1983. *Les espionnes*, **Chantal Antier-Renaud**, « **Louise de Bettignies, espionne et héroïne de la Grande Guerre. La Jeanne d'Arc du Nord** », ed. Tallandier, 2013. **Marthe Richer**, « **ma vie d'espionne au service de la France** », Ed. de France, 1935. **Léon Schirman**, « **l'affaire Mata-Hari, enquête sur une machination** », ed. Tallandier, 1994, saura-t'on vraiment qui était Mata-Hari, va-t'on vers sa réhabilitation ?.« *Les prostituées, les BMC*, **Christian Benoît**, « **Le soldat et la putain. Histoire d'un couple inséparable** », Éd. Pierre de Taillac, 2013. *Les veuves et la recherche d'un disparu*, « **Un long dimanche de fiançailles** », **Sébastien Japrisot**, cinq soldats ont été condamnés à mort en conseil de guerre. L'un d'eux, Manech, n'avait pas vingt ans. Une fois la guerre terminée, Mathilde, qui aimait Manech, cherche à comprendre ce qui s'est passé.

ISSN 2417-467X. Directeur de la publication : M. Marc Charchaude. Rédactrice en chef : Mme Patricia Perrot. Comité de rédaction : P. Perrot, B. Dupaquier, C. Vogel, J.L. Ponnavoy Éditeur imprimeur : UAICF Dijon Artistique 12 rue de l'Arquebuse 21000 Dijon . « uaicfdijon21@gmail.com ». Réunions : rue Léon Mauris 21000Dijon. Contact pour accord de reproduction d'articles : « uaicfgenealogie21@gmail.com ».

Chroniques de 1914 : Où sont les Femmes ?

Depuis la fin du XVIIIème siècle, la bourgeoisie constituait une société patriarcale avec l'homme chef de famille qui accomplit tous les travaux nécessitant du courage, de la force physique et gagne l'argent du ménage. La situation des femmes était bien définie, précise, figée avec le rôle mineur de s'occuper du domestique : la maison, les enfants, l'hygiène, l'alimentation. Elles n'ont pas le droit de détenir un compte en banque ni de travailler sans autorisation du mari - sauf s'il ne gagne pas assez ou si elle est veuve - . Le Vatican ne leur reconnaîtra une âme qu'en 1920 !

L'an 1914, départ des hommes au front –où 10 millions d'entre-eux vont se faire massacrer et 6 millions reviendront mutilés. Ces hommes faisaient tourner l'économie, pour les remplacer, le pouvoir, en France, en Angleterre et en Allemagne, demande aux épouses, filles, sœurs des soldats de se rendre dans les champs, les usines, les services de poste, de train et de commerce pour faire tourner l'économie. Le 7 août 1914, Viviani, le président du Conseil, qui songe à une guerre courte, fait appel aux femmes pour qu'elles achèvent la moisson puis qu'elles entreprennent les travaux de l'automne...
« Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie. Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés ! Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout ! A l'action ! A l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde ». (14-18. Le magazine de la Grande Guerre, n° 1, avril-mai 2001).

En réponse à l'appel du 6 Août 14, elles seront présentes malgré tout. Ainsi, 3,2 millions de villageoises, agricultrices, ouvrières agricoles ou femmes d'exploitants, vont travailler pour le salut de la France. Elles deviennent maréchal-ferrant, garde champêtre, boulangère. 850 000 femmes d'exploitants, se trouvent à la tête de l'exploitation et 300 000 femmes d'ouvriers agricoles ont à charge une famille. Avec de lourdes responsabilités, décider des productions, diriger la main d'œuvre, vendre, tâches pour lesquelles elles n'étaient ni préparées ni programmées. Certaines même, amélioreront la valeur de l'exploitation, arrivant à payer des dettes antérieures à la mobilisation. Les femmes, en plus de leurs tâches traditionnelles, ont labouré, semé, hersé, fauché à la main ou à la machine, rentré les foin, utilisant pour ces travaux qui exigent force et long apprentissage, des instruments agricoles comme la faucheuse, la moissonneuse lieuse, la batteuse qui ne leurs étaient pas familiers.

La guerre qui devait être courte va durer 4 ans. La pénurie industrielle s'installe et à l'hiver 14 on se demande comment maintenir l'activité des industries de guerre, le personnel étant mobilisé. On rapatrie les ouvriers spécialisés du front pour reprendre leur place dans les usines et relancer les productions. Pour la main d'œuvre, on fait appel aux femmes : ce sont "les munitionnettes" qui travaillent majoritairement dans les usines d'armement. Les femmes seront partout où on a besoin de bras. Elles ont besoin d'argent pour leur foyer, malgré l'inégalité salariale présente –les femmes sont moins payées que les hommes qui assuraient le même emploi avant la guerre- . Elles sont par exemple dans les usines d'entoilage des avions. L'industrie est très dure pour ces femmes, le travail est pénible, très répétitif, les cadences sont rudes, le rythme infernal. On les voit dans les usines de conserves pour alimenter les hommes du front où la cadence est terrible. D'autre part le travail est physique, les machines ne sont pas ergonomiques ... L'industrie automobile a aussi besoin de main d'œuvre car il faut un nombre croissant de véhicules pour amener les renforts et l'approvisionnement au front, ramener

les troupes fatiguées et les blessés. Elles sont aussi dans les usines textiles car il est nécessaire de fournir des uniformes aux soldats . Mais ce sont avant tout des femmes et elles ont toutes un mari ou un fils au front et elles y pensent en travaillant. Beaucoup sont employées dans l'usine Japy à Paris qui après avoir fabriqué des jouets se tourne vers la production de casques pour l'armée. Malgré le rendement très important ces femmes trouvent le temps de placer un petit message de soutien dans la doublure du casque, par exemple "*On pense à vous*" ou encore "*espère que ce casque vous sauvera la vie*". Il y a beaucoup d'accidents du travail par défaut de sécurité et ce qu'on appellerait aujourd'hui des maladies professionnelles. Près de Poitiers, 86 femmes sont mortes après l'explosion d'une grenade. A Paris, rue de Tolbiac, le 20 Octobre 1915, une usine de grenades explose et fait 48 morts, il ne reste rien de l'usine. A Bourges, une usine d'explosif produit des obus à base de "mélinite", c'est une poudre jaune très volatile, les femmes employées majoritairement dans cette usine en ressortent recouvertes de cette mélinite, produit éminemment chimique, toxique et cancérigène. Malheureusement il n'y a pas de statistique sur les effets secondaires et maladies déclenchées ultérieurement à cette exposition.



Il n'y a pas que dans les usines que l'on a besoin de bras, il faut remplacer aussi les emplois du quotidien où les femmes prendront la place des hommes, avec les conseils des anciens elles seront boulangers, bouchers, cordonniers



Le seul domaine où il n'y aura pas de remplacement par les femmes ce sera l'Eglise, en effet les curés mobilisés ne seront pas remplacés. Les écoles étaient elles aussi touchées par la mobilisation. L'enseignement était dispensé par des maîtres avant guerre. Les plus nombreux à avoir été mobilisés ont été les agriculteurs, on l'a vu, mais viennent tout de suite après les enseignants. Les femmes prennent la relève et assurent l'enseignement, elles resteront en poste après la guerre. Il faut aussi assurer les livraisons et les transports, les femmes vont conduire les taxis, les autobus, les ambulances. Les femmes assurent les métiers de clercs de notaires, comptables mais aussi des métiers beaucoup plus fatiguant tels que livreuses (imaginez des livreuses de sacs de charbon de 50 kg, à monter au 5ème étage sans ascenseur ; imaginez des livreuses de tonneaux à charger sur des charrettes et à décharger !). Elles assurent aussi les tâches en lien avec les services publics, pour la poste elles sont facteurs, pour les chemins de fer elles sont aiguilleuses ... Mais il faut assurer aussi la sécurité, alors qu'à cela ne tienne, elles sont pompiers et comme on l'a vu il n'y a plus de chevaux, elles tirent elles-mêmes les véhicules à incendie.

Campées dans des rôles plus traditionnels, des femmes produisent des ouvrages de tricot pour le front et créent des associations de soutien aux soldats, c'est le tricot national. Elles s'activent aussi pour la confection de colis qu'elles envoient au front mais également à leurs proches. Les femmes assurent aussi la tenue de foyers de soldats. Le foyer le plus important se trouvait gare de l'Est à Paris. On y distribue des boissons et c'est la dernière halte avant les tranchées.

Campées dans des rôles plus traditionnels, des femmes produisent des ouvrages de tricot pour le front et créent des associations de soutien aux soldats, c'est le tricot national. Elles s'activent aussi pour la confection de colis qu'elles envoient au front mais également à leurs proches. Les femmes assurent aussi la tenue de foyers de soldats. Le foyer le plus important se trouvait gare de l'Est à Paris. On y distribue des boissons et c'est la dernière halte avant les tranchées.

Les soldats du front se retrouvent isolés, le moral baisse, l'investissement belliqueux diminue, le suicide rôde... On trouve donc des correspondantes pour les soldats pour qu'ils se battent mieux si c'est pour quelqu'un. Les officiers signalent les soldats ayant ces profils et en fonction de leur état psychologique, on leur trouve une Mairaine de guerre avec qui ils échangent une correspondance. Cette aide psychologique est appréciable et beaucoup de femmes répondent à ce besoin. Les actions des Mairaines de guerre prennent fin en 1916, le système s'enraille suite à des accusations de prostitution déguisée, certaines femmes monnayant leur rencontre lors des permissions de ces soldats.

Les femmes de la petite et moyenne bourgeoisie, majoritairement urbaines, qui savent lire, écrire et ont déjà un degré d'études, vont se diriger vers des formations accélérées d'infirmières pour participer également à l'effort de guerre. Ces « anges blancs » feront face aux affreuses blessures des armes « modernes », grenades et obus : arrachements de membres, gueules cassées, et feront preuve d'un dévouement sans borne pour soulager les maux physiques et psychiques de leurs patients. D'autres se dévoueront comme ambulancières. Et la plupart bénévolement au sein d'associations.

Mme Marie Curie, double prix Nobel, inventera les « petites Curie », unités radiologiques mobiles (plus de 200 véhicules, prêtées ou données), équipées du matériel nécessaire, pour ne pas déplacer les blessés mais amener vers les hôpitaux de campagne jusqu'au front, des appareils à rayons X et des médecins formés à leur utilisation, afin de repérer des fractures et de localiser balles et éclats d'obus avant toute chirurgie et plus d'un million de blessés seront secourus. Sa fille Irène la rejoint en octobre 1914 et prend la tête des opérations au front. Marie va former 150 manipulatrices en radiologie en 2 ans, des jeunes bourgeoises, des infirmières ou des femmes de chambre, envoyées dans les zones de combat à l'issue de leur formation.

Nicole Girard-Mangin a été oubliée par l'Histoire, seul hommage officiel, une plaque offerte par des Poilus en 1916. Pourtant elle est la seule femme médecin à exercer sur le front à Verdun pendant la Grande Guerre, mobilisée par l'armée en 1914 suite à un malentendu sur son nom ! D'abord cantonnée aux soins légers et au tri des blessés, elle va très vite montrer l'étendue de ses compétences et gagner ses galons, assistant des médecins puis des chirurgiens. Elle devient complètement autonome au niveau de la chirurgie, a 2 ou 3 médecins sous ses ordres et des infirmières. S'adaptant à ces nouvelles blessures de guerre, chirurgies lourdes (éclats d'obus en plein visage, amputations des bras, des jambes), Nicole Mangin assure sa mission et avec son ambulance, brave les pluies des mitraillettes et se rend au plus près des blessés qui en elle voient plus qu'un médecin.

Pendant la Grande Guerre, l'espionnage moderne voit le jour et les femmes vont dès le début y jouer un grand rôle. Cette guerre de l'ombre sera aussi décisive que celle des tranchées. Sans uniforme, les espionnes sont traitées comme des traîtres non comme des soldats et certaines réclament le statut d'agent secret et l'incorporation dans l'armée ! Quelques femmes espionnes sont restées célèbres : Marthe Richer dite Richard, Mistinguett, Edith Cavell, Louise de Bettignies et l'agent double Mata-Hari fusillée le 15 octobre 1917 à Vincennes et d'autres sont tombées dans l'oubli : Marguerite Francillard, Antoinette Tichelly, Jeanne Drouin, Yvonne Schradeck, Anna Garnier.

Il y a une occupation réservée aux femmes dont on parle moins, il s'agit du BMC, Bordel Militaire de Campagne, dispositif qui accompagnait les unités de l'armée française et permettait aux militaires d'avoir des relations sexuelles avec des prostituées qui étaient recrutées par l'armée qui vérifiait régulièrement leur état sanitaire. Il y avait des « maisons » distinctes pour les officiers, les soldats, les indigènes. C'est lors de la première guerre mondiale que ce dispositif, cantonné à l'armée d'Afrique, arrive en Métropole. Le but était de restreindre la contamination des troupes par les maladies vénériennes, surtout la syphilis (400 000 hommes seront quand même contaminés).

A la fin de la guerre, on compte 600 000 veuves en France. Quand la reconnaissance de leur état est reconnu, l'Etat leur alloue 800 francs annuels de pension et 500 francs de plus par enfant mineur dès 1916. C'est long car beaucoup de corps sont méconnaissables, la disparition n'est pas reconnue

si la mort au front n'est pas constatée et certifiée. Les femmes portent le deuil, deuil du mari, d'un fils, d'un frère, d'un père, elles sont en noir. Il y a un manque d'hommes, à l'issue du conflit 52% des hommes de la classe 14-âgés de 20 ans en 1914 soit de nombreux célibataires– sont décédés, on compte 15 000 « gueules cassées ». Malgré tout on ne constate pas une baisse notoire de la nuptialité malgré cette hécatombe. Du fait que des femmes, célibataires, veuves ou divorcées épouseront des étrangers qui viendront « remplacer » les français décédés, ou des hommes plus jeunes qu'elles.

Après la guerre, les femmes ont été « gentiment » sommées de reprendre le chemin de « leur » cuisine, le jour où les maris, pères, fils sont revenus de la guerre, par exemple, dans le milieu agricole les hommes reprennent leur place et cela ne va pas sans heurt . Certaines, en nombre, sont restées dans le monde du travail salarié et c'est un événement fondamental dans l'histoire des femmes. Sous-payées, surexploitées, aux dépens même de leur santé, le capitalisme a profité cette chair fraîche, mais dès 1917, elles ont résisté par des mouvements de grèves, demandant des augmentations de salaire et des réductions de leurs horaires de travail. Du fait de leur accès au travail les canons de la beauté féminine ont changé. En 1914, il fallait avoir les cheveux longs, relevés en chignons et porter chapeau, une taille de guêpe et se soumettre au port du corset, les robes arrivaient aux chevilles et on portait les bottines, la mode était à la peau blanche, les femmes se poudraient pour avoir une peau laiteuse; En 1918, la mode des femmes évolue, les cheveux longs sont dangereux car peuvent se prendre dans les machines, la saleté s'y loge, les chignons sont trop chronophages à faire quand on travaille de bonne heure pendant 12 à 13 heures par jour. Les femmes adoptent les cheveux courts. La femme a besoin d'être plus libre de ses mouvements, fini les corsets, plus de robes amples mais des robes droites et plus courtes pour des raisons de sécurité. Les bottines fastidieuses à fermer sont remplacées par des escarpins plus pratiques et plus légers. Les femmes vont respirer et les grandes bourgeoises, adoptant cette mode, vont se mettre à faire du sport., les femmes ont abandonné la poudre et s'autorisent le bronzage. Les femmes ont été les victimes silencieuses et oubliées de ce conflit, leurs prétentions civiques sont passées au second plan (comme le droit de vote obtenu seulement en 1944 en remerciement de leur engagement dans la résistance, alors que les allemandes l'ont eu en novembre 1918 !). Mais elles vont revendiquer leur place dans l'économie, continuant de gérer les entreprises, les écoles. Cette évolution est limitée au bon vouloir du mari, du père, ne serait-ce que pour l'accès à un compte bancaire. Le seul avantage réel obtenu est l'uniformisation des études supérieures pour les filles et les garçons jusqu'au baccalauréat. Les femmes ont goûté à l'indépendance, l'émancipation a germé et ne fera que croître et s'affirmer dans les décennies qui suivront.

Le généalogiste pourra retrouver trace d'ancêtres féminines infirmière ou ambulancière (et même espionne) au Centre des Archives du Personnel Militaire (CAPM), à Pau dans le fonds « féminines », ou aux archives de la Croix-Rouge (Sté française de secours aux blessés militaires, SSBM. L'Union des Femmes de France, UFF; L'association des Dames Françaises, ADF), ancien hôpital Broussais, Paris XIV°. Beaucoup de ces femmes ont été décorées : médaille de la Croix Rouge, médaille commémorative de la Grande Guerre, Croix de Guerre ou Légion d'Honneur.

Sources : fred37-over-blog.com/2018/01/1914-1918-les-femmes-et-la-guerre-html. **Chantal Antier**, « espionnage et espionnes de la Grande Guerre », Revue historique des armées, en ligne, 247/2007, <http://journals.openedition.org/rha/1963>. **Marie Curie**, *La radiologie et la guerre*. librairie Félix Alcan, 1921. chanson de **Jacques Brel**, « au suivant ». Recensement 1911, Insee, annuaire statistique de la France 1914-1915, « un siècle de travail des femmes en France 1901-2011 » de **Margaret Maruani** et **Monique Méron**, la Découverte, 2012. Conférence à Amboise de **Eric Labayle**, Dr en histoire et écrivain, « la Femme pendant la Grande Guerre » à l'initiative du Souvenir Français-canton d'Amboise.

Documenté, rédigé et mis en forme par Patricia Perrot